

Le pari est-il un jeu ?

Si j'ai choisi d'intituler ce que je souhaitais vous présenter aujourd'hui « Le pari est-il un jeu », c'est qu'il m'a semblé qu'il y avait, dans l'abord du pari de Pascal par Lacan quelque chose qui pouvait sembler paradoxal. A plusieurs reprises, en effet, Lacan souligne que, dans le Pari, les conditions minimales exigibles pour en faire un jeu ne sont pas réunies. Mais par ailleurs, Lacan n'hésite pas, dans le commentaire développé qu'il fait du Pari dans le séminaire « d'un Autre à l'autre, à faire un usage extensif du formalisme de la théorie des jeux ... du moins en apparence. C'est cet usage que j'ai souhaité déplier pour vous aujourd'hui, avec l'espoir d'en tirer un éclairage sur ce que Lacan en attendait, et aussi n'en attendait pas.

Il n'est peut être pas inutile de rappeler sur un exemple ce qu'est la structure de base d'un jeu formalisé au sens de la théorie des jeux : dans ce modèle, pour l'exemple d'un jeu à 2 joueurs, on formalise le jeu en supposant que les 2 joueurs peuvent adopter un certain nombre de stratégies, supposées connues. Le modèle consiste à répertorier les gains et les pertes pour chaque joueur, et pour chaque couple de stratégies. Cela donne une matrice qui a à peu près cette allure (figure 1) dans le cas où chaque joueur ne dispose que de 2 stratégies.

Joueur 1	Stratégie 1	Stratégie 2
Joueur 2	Stratégie 1	Stratégie 2
Stratégie 1	+5	+10
Stratégie 2	-10	-10

Figure 1 : Matrice des gains et des pertes pour un jeu à 2 joueurs et 2 stratégies. La matrice donnée en exemple correspond à un problème du type « Dilemme du prisonnier » qui a donné lieu à une abondante littérature.

Il n'est pas tout à fait immédiat d'insérer dans ce formalisme même le pari le plus ordinaire. Ainsi un pari entre 2 parieurs sur l'issue d'un tirage à pile ou face s'interprète dans ce formalisme comme un jeu à un seul joueur, jouant contre « la nature. La matrice du pari serait alors : (figure 2)

parieur	Pile	Face
la nature	Pile	Face
Pile	gagne 2M	perd M
Face	perd M	gagne 2M

Figure 2 : La matrice des gains pour un pari de mise M : on considère conventionnellement que l'adversaire est « la nature ».

Mais cette matrice ne mentionne pas le fait pourtant crucial que dans un pari, il faut deux parieurs, qui misent à l'inverse l'un de l'autre.

Il est clair que ce formalisme limite considérablement ce qui peut légitimement s'aborder comme jeu. Lacan nous donne, lui, une définition beaucoup plus large d'un jeu, comme étant « *une pratique foncièrement définie par ceci qu'elle comporte un certain nombre de coups qui ont lieu à l'intérieur de certaines règles* ». Et il ajoute ce qui me semble une explication à l'intérêt que Lacan a dès ses premiers séminaires, manifesté à l'égard du jeu et de sa théorisation : « *Rien n'isole d'une façon plus pure ce qu'il en est de nos rapports au signifiant. Ici, en apparence, rien d'autre qui nous intéresse que la manipulation la plus gratuite dans l'ordre de la combinaison. Poser pourtant la question de ce qu'il en est des décisions à prendre dans ce champ du gratuit, est fait pour souligner que nulle part elle ne prend plus de force et de nécessité. C'est à ce regard que le pari qui en est fait, si nous nous apercevons que tout y manque des conditions recevables en un jeu, prend sa portée.* »

Ainsi, ce qui importe à Lacan, c'est qu'à l'intérieur du jeu théorisé – c'est à dire aussi d'un développement qui découle en droite ligne de ce que Pascal a inauguré en énonçant la règle des partis – la décision est réduite à une structure. Et parce qu'elle se réduit à une structure, elle peut être manipulée de façon entièrement scientifique. Mais en même temps, il souligne que ce n'est qu'en apparence que le jeu se réduit à cette combinatoire. Le pari de Pascal est pour lui d'une autre texture. Tout y manque pour qu'il puisse se réduire à un jeu, formalisé ou non. Pourquoi peut-il dire cela ?

Pour avancer dans cette question, il me semble nécessaire d'en dire un peu plus sur ce qu'est un pari, au delà de sa formalisation stricte. Reprenons le schéma : 2 parieurs misent la même somme M sur l'issue d'un jeu de pile ou face :

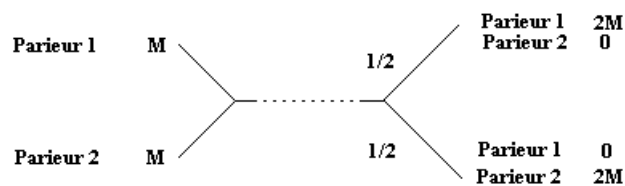


Figure 3 : Schéma d'un pari élémentaire.

A ce jeu, où il y a une chance sur deux (Pascal dit un hasard sur deux) de perdre sa mise, et une chance sur deux de gagner deux fois sa mise, Pascal dit qu'on peut encore jouer. Mais si l'on s'en tient au strict calcul des probabilités, un tel jeu permet au parieur, en moyenne, de récupérer sa mise sans plus. Quel est donc son intérêt ? Pourquoi jouerait-il à ce jeu où, en moyenne, il ne gagne ni ne perd rien ? Avant de répondre à cette question, remarquons que tout pari est construit à partir d'un défaut dans le savoir des parieurs. Ce défaut peut concerner, par exemple, trivialement, l'orthographe d'un mot qu'on va vérifier dans le dictionnaire, comme aussi bien l'existence de celui dont nous ne savons ni s'il est ni ce qu'il est, ou encore l'issue d'une épreuve dite aléatoire. Dans tous les cas, il y a défaut dans le savoir, et le jeu consiste à interroger le réel pour trancher.

« *Qu'est ce qu'un pari, nous dit Lacan, c'est un acte. Il n'y a pas en effet de pari sans quelque chose qui emporte la décision. Cette décision est remise à une cause que j'appellerai la cause idéale, et qui s'appelle le hasard.* »

Mais ce hasard, nous savons aussi, Lacan le rappelle, ne va pas sans une référence à un savoir mythique. On sait combien est tenace le mythe Laplacien du démiurge qui connaîtrait les conditions initiales de toutes les équations différentielles de toutes les particules de l'univers avec une précision infinie, et pourrait ainsi calculer avec une précision infinie les trajectoires de toutes les pièces et dés jamais lancés, et connaîtrait ainsi à l'avance tous les résultats de tous les lotos. C'est ce même démiurge auquel fait référence un Einstein refusant d'accorder à la mécanique quantique le statut de description dernière du

monde microscopique. C'est le même qu'on évoque chaque fois qu'on repose le problème du singe dactylographe. : derrière cette suite aléatoire, n'y a-t-il pas un message ? ... et donc un sujet ? C'est cette illusion que Lacan récuse de façon rigoureuse en posant que l'Autre n'est ni une personne ni un sujet mais un lieu. C'est à cette occasion qu'il met en exergue l'intime relation entre le hasard et le réel comme impossible : impossible à interroger parce que précisément, il répond au hasard.

Alors pourquoi devrions nous nous engager dans le moindre pari ? Pourquoi devrions nous abandonner une mise en échange d'une chance sur deux d'en avoir le double, si le calcul montre qu'en moyenne les deux situations sont équivalentes ?

Lacan répond de façon tout à fait explicite à cette question : « *c'est, dit-il, qu'il y a dans le risque quelque chose d'autre qui est engagé, ce qui est à l'horizon subjectif de la pulsion du joueur* ». Certes, la mise doit être considérée comme perdue, mais au delà, ce qui est attendu par le sujet, c'est « *qu'une autre chaîne, supposée être signifiante d'un autre ordre de sujet, livre quelque chose qui ne comporte pas l'objet perdu ... tel est le principe pur de la passion du joueur.* »

Ainsi, ce que Lacan va repérer dans le Pari, c'est la distinction opérée par Pascal entre le joueur calculable, dont la décision, la stratégie, peut être arrêtée à l'aide de la géométrie du hasard, le sujet du jeu, en quelque sorte, d'une part, et d'autre part le sujet jouant, qui est aussi l'interlocuteur que Pascal veut convaincre. Cette démarche est tout à fait homologue de celle par laquelle, dans le cogito, Lacan distingue le sujet qui pense de celui qui énonce « donc je suis ». Il s'agit ici d'approcher « *d'une façon plus sûre cette formulation plus pure de la même fonction du sujet, mais cette fois radicalement en fonction du désir, que nous donne le Pari de Pascal.* » Ainsi ce sujet jouant, ce sujet désirant à qui Pascal s'adresse pour le convaincre, Lacan le caractérise essentiellement par le fait qu'il mise. Mais que mise-t-il ? Sa vie dit Pascal, en ajoutant que, au regard de la mise supposée de l'autre joueur, une infinité de vies infiniment heureuses, ce n'est rien. C'est là que Lacan repère un virage qui n'aurait en aucun cas pu être pris à une époque antérieure au XVIIe. Car ce rien, Pascal va le considérer comme une grandeur. Et même une grandeur numérique susceptible d'entrer dans un calcul. Lacan fait observer que c'est là quelque chose qui est loin d'être évident, de considérer notre vie comme quelque chose qu'on peut mettre là, sur une table de jeu.

Pour Lacan, ce qui est misé, c'est « a », c'est à dire ce qui est perdu pour tout sujet dès qu'il s'engage dans la parole. Ce rien, dont Pascal nous dit que ce n'est rien comparé à ce qu'énonce la promesse divine, Lacan va le repérer non plus à partir de la parole divine, mais à partir de la parole tout court. En effet, et Lacan se réfère ici à Freud, si pour l'être parlant, la jouissance vise essentiellement la retrouvaille, et que pour retrouver, il faut nécessairement avoir marqué, se serait-ce que d'un trait, ce qui est à retrouver, cela ne peut aller sans perte. C'est cette perte, épinglée d'un « a » qui va permettre à Lacan de construire des matrices inspirées certes de la théorie des jeux mais qui ne peuvent en aucun cas se lire comme un simple recensement des gains et des pertes de deux joueurs en fonction de leurs stratégies respectives.

Voyons en effet ces matrices :

Sujet	« Je »													
<table border="1" style="border-collapse: collapse; width: 100px; height: 100px;"> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">0</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">∞</td> </tr> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">a</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">0</td> </tr> </table>	0	∞	a	0	<table border="1" style="border-collapse: collapse; width: 100px; height: 100px;"> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">0, ∞</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">a, $-\infty$</td> </tr> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">-a, 0</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">a, 0</td> </tr> </table>	0, ∞	a, $-\infty$	-a, 0	a, 0	<table border="1" style="border-collapse: collapse; width: 100px; height: 100px;"> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">a</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">$-\infty$</td> </tr> <tr> <td style="text-align: center; padding: 5px;">-a</td> <td style="text-align: center; padding: 5px;">0</td> </tr> </table>	a	$-\infty$	-a	0
0	∞													
a	0													
0, ∞	a, $-\infty$													
-a, 0	a, 0													
a	$-\infty$													
-a	0													
(1)	(2)	(3)												

Figure 4 : Les matrices de Lacan à propos du pari de Pascal.

La matrice (1) isole ce qui, du sujet, relève du calculable. Lacan précise qu'elle est celle à quoi se limitent « ceux, en somme qui manquent ce qu'il en est dans le pari de Pascal ». Elle ne concerne que le sujet du jeu, et permet aussi bien de justifier que de réfuter au niveau strictement mathématique, le pari. Ce que Lacan appelle les divagations de Laplace.

La seconde (2) prend en compte les 2 positions parfaitement possibles pour un sujet s'engageant dans le risque, le sujet jouant, non calculable, en somme c'est-à-dire ce que Lacan désigne en ce point par « Je » : ce sujet peut choisir de ne pas assumer son engagement dans le jeu de la parole, et ce qui lui est promis est alors l'enfer (- l'infini). Ou alors choisir de sacrifier « les plaisirs de la vie » (-a) tout en sachant qu'il n'y a rien à attendre d'un Dieu qui n'existe pas. C'est la position que Lacan épingle comme celle des « sages pères ».

La 3^e matrice n'est que la soustraction de la première à la seconde, et Lacan ne la produit que pour insister sur la valeur problématique du « 0 », uniquement là pour marquer l'éventualité d'un « pas de jeu ».

On voit qu'on est loin d'un bilan des profits et des pertes en fonction des stratégies.

Après ces détours, il me semble plus facile d'appréhender ce qui a pu amener Lacan à s'appuyer si largement sur le pari de Pascal. Pour Pascal, nous sommes engagés. La décision n'est donc pas de jouer ou non, mais bien d'assumer ou non sa place de sujet dans un jeu qui est déjà là. Pour Pascal encore, mais c'est là qu'il nous fourvoie, la règle des partis nous permet de prendre la « bonne décision ». Pour Pascal lu par Lacan, la nature de l'engagement est précisée : il s'agit de ce qui nous engage en tant qu'êtres parlants, et qui nous subordonne, en tant que sujets, à une perte. Pascal, lu par Lacan invite donc son interlocuteur non pas, comme son argumentation pourrait le laisser entendre, à choisir la meilleure stratégie dans un jeu formalisé, mais bien plutôt à s'instaurer comme sujet jouant, là où il n'y avait auparavant qu'un sujet calculable. C'est à mon sens ce qui justifie Lacan à affirmer que le pari de Pascal, bien loin de porter sur l'existence de Dieu, porte en fait sur l'existence du « Je ». C'est en ce sens aussi, qu'on peut entendre l'énoncé de Freud : « Wo es war soll ich werden » comme un écho à l'exhortation de Pascal.

Jean BRINI
Juin 2002